

Souvenirs d'Edouard HUGNET
Artillerie Regiment Nr 33 (1914-1918)

Edouard HUGNET est né le 12 novembre 1893.

L'année où je suis né était une année de rien, mais, d'après mon père, c'était la meilleure année qu'il ait connu pour le vin, qui fut excellent. A 8 ans, j'ai eu la douleur de perdre ma pauvre mère. Ma scolarité en souffrit beaucoup, car mon père avait souvent besoin de moi pour l'aider à la ferme. Je devais rattraper les lendemains le retard de mes cours. Les cours étaient en Français, mais nous avions quand même des leçons d'Allemand. Du reste, au village, tout le monde parlait Français. Pendant la moisson, les gens des villages des côtes (Marieulles, Vezon, Arry) venaient nous aider. Ils vivaient sur des terres qui ne donnaient rien, et venaient ainsi travailler dans le village. Ils étaient payés à la surface qu'ils fauchaient. A l'époque, il n'y avait pas de machines, et l'on fauchait tout à la main. On partageait les terres et chacun avait une vingtaine d'ares à faucher. C'était de pauvres gens. Au printemps, on les voyait dans le village avec de grands sacs remplis de cerises qu'ils venaient nous vendre. Nous, les enfants, nous les suivions et courions derrière eux pour avoir quelques cerises. Il y avait des juifs qui passaient dans le village pour acheter les peaux de lapins.

J'ai été volontaire pour devancer l'appel et faire mon service militaire à Metz, au 33^e Régiment d'artillerie, d'où je suis revenu en juillet 1914, pour aller travailler aux usines à Rombas. On travaillait sur les trains qui allaient jusqu'à la frontière française près de Joeuf. Nous allions vers le poste frontière pour discuter avec les soldats français. On s'en retournait alors, on passait la douane allemande à Rombas. Un jour, en revenant à l'atelier, je reçus mon ordre de départ. Nous n'étions au courant de rien, et ne savions pas que la guerre était imminente. Je me suis rendu à Metz, j'ai retrouvé mes copains de régiment, avec lesquels nous sommes allés boire un coup. Après plusieurs chopines, nous sommes partis rejoindre la caserne. Nous avons retrouvés nos compagnies respectives et avons reçu notre uniforme, et sommes partis.

On ne savait pas ce qu'était la guerre, et on ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait. Nous partions un peu à l'aventure. Mais, en approchant du front, nous avons vu les premiers tués, du côté d'Aumetz, Audun-le-Roman, puis nous avons rejoint la bataille, où cela faisait et explosait de partout. Voyant cette terrible réalité, des camarades blessés ou tués, beaucoup perdirent pied et voulaient fuir.

Les Allemands, voyant le comportement des Lorrains, n'eurent plus beaucoup confiance en eux, et eurent peur que ceux-ci ne s'échappent. J'ai d'ailleurs connu des Lorrains qui ont déserté et ont été faits prisonniers, mais le sort n'était pas toujours enviable. Un d'eux, par exemple, s'est retrouvé dans plusieurs camps, dans le sud de la France, vers Lourdes. Les Français les forçaient à s'engager. Quand les prisonniers Lorrains allaient en ville, ils se faisaient facilement insulter ou maltraiter par les Français. Ainsi, voyant la débandade des Lorrains, les Allemands nous ont retiré du front Français et nous ont dirigés vers la Pologne et la Russie.

Le patron du café de Coin sur Seille, ainsi qu'un de ses camarades de Rombas, qui était marchand de chaussures ont eu comme idée de se faire des piqûres avec du pétrole dans les jambes, pour ne pas partir au front et être réformés, ça n'était pas une très bonne idée, car après la guerre, ils ne pouvaient plus marcher et sont morts relativement vite de ce handicap.

Nous avons donc rejoint la Russie, en passant par la Pologne (Augustovo - Warchau - Grodno). Notre gros problème était d'avoir assez à manger, dans ces pays si froids durant l'hiver. On réquisitionnait de la nourriture dans les fermes (lard, œufs, poulets etc.). Mais les habitants ne voulaient pas s'en dessaisir sans avoir en échange un document officiel de l'administration Allemande. Nous faisons de faux certificats, que l'on tamponnait pour rendre officiels. Mais comme nous n'avions pas de tampons, nous utilisions des pièces de deux Mark que l'on encrait et que l'on appliquait sur le certificat. Mais, quand ces personnes se présentaient aux autorités pour se faire rembourser sur la foi de ce certificat, elles étaient refoulées.

A Varsovie, les gens allaient au marché avec des charrettes à double fond, où était dissimulé le lard. Nous connaissions ce subterfuge, et nous arrêtions de temps à autre les passants pour leur confisquer de ce lard transporté frauduleusement. En patrouille, et sous la menace de nos armes, nous nous faisons remettre ce lard. Mais il fallait choisir notre proie, et ne pas s'attaquer aux premiers venus, sous peine de déclencher une émeute.

Nous faisons également du commerce avec les Juifs. Par exemple, on remplissait de café les petites bouteilles de grès qui normalement contiennent de l'eau-de-vie, et leur vendions comme telles, en les ayant bouchées et cachetées. Ces Juifs nous les achetaient, pour les revendre aussitôt, car ils revenaient dès le lendemain pour nous en demander d'autres. Dans les bois d'Augustovo, les mêmes filles venaient nous retrouver à l'abri des frondaisons. Mais il ne fallait pas se faire prendre, par une patrouille, dans les bras d'une fille.

Il y avait également des maisons de complaisance de l'armée, où l'on pouvait aller plus librement. Mais, il ne fallait surtout pas s'y trouver la nuit, sous peine de démêlés avec nos supérieurs.

Nous avons également souffert du froid. Je me souviens particulièrement du 15 février 1915. Ce soir-là, nous avons très froid. Nous cherchions à cantonner dans les habitations du secteur où nous nous trouvions, des maisons des bois à toits de paille. Nous en avons trouvé une dans laquelle logeaient des bêtes, que nous avons mises dehors. Mais après, il nous a fallu nous battre avec de l'infanterie qui voulait nous prendre notre gîte.

J'ai également vu en Russie, des combats aériens mêlant une vingtaine d'avions. Certains dont l'appareil était en feu, n'hésitaient pas à se jeter sur leurs adversaires. J'avais vu à Frescaty le Zeppelin lors de son arrivée en 1909. Mais, à cette époque, nous n'avions pu l'approcher. Pendant la guerre, lorsque je me trouvais à Berlin, des aviateurs que nous côtoyions, nous racontaient leurs duels aériens. Certains nous proposèrent de faire une promenade en avion. J'ai pu ainsi faire mon baptême de l'air et survoler la ville.

A la fin de la guerre, j'étais à l'hôpital en Allemagne. J'ai rejoint Metz, que je n'ai pu atteindre car l'accès ne m'en était pas autorisé. Je suis donc descendu à Hagondange où j'avais de la famille. J'ai ensuite repris mon travail à l'usine.

A la fin de la guerre, nous n'avions plus grand'chose. Je portais à l'usine ma tenue Allemande. A la cantine, un officier Français est venu me trouver, pour me demander si j'étais content d'être redevenu Français. Je lui ai répondu qu'il ne n'importait guère d'être Français, Allemand ou Belge, mais que l'essentiel pour moi était d'être libre.

Propos recueillis à Goin par Patrice Lamy le 13 février 1993.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.